

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon ATHANASIADES

Un grand musicien suisse :
Hans Huber (1852-1921)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 20, p. 238-242

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Un grand musicien suisse : Hans Huber (1852-1921)

Le jour de Noël, Hans Huber, le musicien le plus célèbre de notre pays, mourait à Locarno des suites d'une pneumonie. Il avait 70 ans.

Hans Huber est né à Schönenwerd, près d'Olten, en 1852. A huit ans, il jouait la « Pathétique » de Beethoven. Plus tard, au Gymnase de Soleure, il se fit rapidement un nom comme pianiste, et sa belle voix d'enfant lui valut aussi maints succès. A dix-huit ans, le jeune homme, définitivement gagné à la musique, part pour Leipzig. C'est l'année de la guerre franco-allemande.

Dans les arts mêmes, des révolutions s'accomplissent ; on cherche à sortir des chemins battus. En France, le Parnasse réagit contre le Romantisme décadent ; le roman devient naturaliste ; le théâtre a abandonné les plus ou moins nobles évocations du passé pour se confiner dans la peinture des petits côtés de la vie quotidienne. En Italie, le grand poète Carducci instaure sur les ruines d'un sentimentalisme de mauvais aloi un néo-classicisme fécond ; le roman historique démodé fait place au roman réaliste. En Allemagne, le mouvement national qui aboutit à la fondation de l'Empire suscite également des œuvres empreintes d'un esprit nouveau.

Leipzig, centre musical de l'Allemagne, est divisée en deux camps. D'un côté « l'Ecole de Leipzig » : ce sont les continuateurs de Mendelssohn, Schumann, Brahms, romantiques en qui a survécu l'esprit classique ; de l'autre, ce sont les disciples de Wagner, le génial révolutionnaire, et son fidèle ami Liszt qui soutiennent les nouvelles conceptions musicales du Maître de Bayreuth.

Au milieu de cette lutte, la riche nature de Huber lui permit de garder toute sa personnalité. Elève de Reinecke pour le piano, de Richter pour l'harmonie, il eut comme condisciple et ami intime, Hugo Riemann, qui devint un des plus grands musicographes de notre époque ; il connut personnellement Clara Schumann.

En 1874, Hans Huber s'établit à Wesserling, en Alsace, comme maître de piano. Trois ans après il vint à Bâle où ses belles qualités de pédagogue en firent bientôt un professeur très recherché. En 1892, la partition qu'il composa pour les fêtes de la réunion du Petit-Bâle au Grand-Bâle le rendit très populaire. L'Université consacra son renom en lui décernant le titre de Docteur « honoris causa ».

En 1896, il fut nommé directeur du Conservatoire où il avait déjà depuis quelques années la classe supérieure de piano. D'une activité sans bornes, Huber se partagea entre la composition, les leçons et la direction. C'est grâce aux professeurs dont il sut s'entourer et à la qualité de son enseignement, que le Conservatoire acquit la réputation dont il jouit.

En 1918, sa santé depuis quelques années chancelante, l'obligea de se démettre de ses fonctions. Ce fut Hermann Suter, l'excellent chef d'orchestre et compositeur bâlois, qui le remplaça. Dès lors, Huber vécut, selon les saisons, à Vitznau et à Locarno où il s'occupait toujours de composition. C'est sous le beau ciel tessinois que la mort vint l'arracher à l'art qui fut sa vie, à ses amis et à Bâle qui le revendique comme sien.

Le musicien.— Hans Huber est le compositeur le plus considérable de notre pays. Il laisse 8 symphonies, 5 opéras, 3 oratorios et une grande quantité de musique de chambre, de chœurs, d'œuvres pour piano, dont 3 concertos. Il passait pour un des maîtres de l'heure actuelle

et, au dire de plusieurs critiques, il occupait chez nous une place analogue à celle de Strauss en Allemagne et de Saint-Saëns en France.

Peut-on en conclure, comme on l'a fait lors de la fête des musiciens suisses à Genève, en 1901, que Huber est un musicien spécifiquement suisse ? Je ne le crois pas. Pas plus que d'autres compositeurs distingués comme V. Andreaæ, Suter, Schœck ou Doret, Huber n'apporte dans la musique aucun caractère spécial que l'on puisse appeler suisse. Certes, il a introduit dans plusieurs œuvres, même dans des symphonies, des thèmes populaires nationaux, mais sa manière de les traiter reste conforme à la tradition. Ce n'est donc qu'à demi que Huber mérite le nom de « chef de la jeune musique suisse ».

Huber procède des romantiques allemands. Ses œuvres de piano l'apparentent à Schumann et à Brahms. C'est la même spontanéité de l'inspiration, parfois plus limpide, et le même tempérament nerveux qu'accusent des rythmes mordants et souvent saisissants. Pianiste de grand talent, il semble, comme Schumann, avoir toujours pensé pour le piano ; on ne trouve pas, dans son orchestre, le coloris qu'on serait en droit d'en attendre. On pourrait même dire que, semblable aux grands romantiques, il a moins bien réussi dans la forme symphonique, que dans les petites œuvres. On y retrouve néanmoins le caractère pétillant et primesautier de l'auteur dans les « scherzos » où il excelle, et ceci fait penser à Mendelssohn, qu'il donnait toujours en exemple à ses élèves pour la perfection de la forme. D'un esprit large et ouvert à toutes les idées neuves, dès ses débuts, il comprit Wagner et le défendit. Il sut apprécier la richesse de ses conceptions et contribua pour une grande part au succès de Wagner à Bâle.

L'homme. — Lorsque, pour la première fois, en 1914, je vis Hans Huber, j'avoue qu'il ne me fit pas l'impression

à laquelle je m'attendais. Connaissant le renom du Maître bâlois, j'étais en proie à une émotion bien compréhensible : je devais passer une sorte d'examen devant lui. Mais sa physionomie affable, son regard sympathique, sa manière de m'interroger, tout cela, joint à une stature qui n'avait rien d'imposant et à une mise très simple, me rendit bien vite mon assurance. Lorsque je lui eus joué la sonate en si mineur de Richard Strauss, il me témoigna sa satisfaction et me prit comme élève. J'eus dès lors mieux l'occasion de le connaître et de l'apprécier. Ce grand homme était d'une modestie et d'une simplicité extraordinaires. Maître sévère, il savait encourager l'élève doué, avec une bonté presque paternelle ; mais il n'était pas moins sévère pour lui-même. Dans une esquisse autobiographique, il fait son « *Mea culpa* » d'avoir cédé à des soucis d'ordre matériel pour publier des œuvres de jeunesse insuffisamment mûries. Il la termine en formulant le vœu « de pouvoir recommencer sa vie, pour faire mieux ».

D'un caractère toujours jeune et optimiste, il avait le don de captiver son monde par le charme de sa conversation — d'une culture générale très étendue, il connaissait particulièrement l'histoire et la littérature — ou par la conviction et l'ardeur avec laquelle il exposait ses idées.

A cette qualité primordiale, il joignait un profond amour pour son pays ; nombre de ses œuvres l'attestent. Il conservait un attachement particulier pour les lieux qui avaient été les témoins de ses débuts : Schönenwerd, Soleure, l'Alsace, où, jusqu'avant la guerre, il allait chaque semaine donner des leçons ; Vitznau, où depuis près, de 40 ans il passait l'été, y écrivant les plus importantes de ses œuvres et où il voulut reposer pour toujours.

Les épreuves morales ne lui furent pas ménagées. Cruelles et nombreuses, elles n'ont pas réussi à vaincre

son cœur, mais peut-être ont-elles contribué à lui rappeler les impressions de son enfance. Huber était catholique. Revenu à la pratique de sa foi, il y trouva à plusieurs reprises une source d'inspiration : il a composé 4 messes destinées à l'office divin et non au concert, et quelques chants religieux. La mort ne lui a pas permis d'achever un oratorio « Mors et Vita » sur le thème de la chute originelle et de la Rédemption.

En souhaitant que son pays entier rendît justice à son œuvre, il ajoutait mélancoliquement : « Pour cela il faudra que je meure ».

Hans Huber est mort, mais il vivra dans son œuvre.

Léon ATHANASIADES